

La romancière haïtienne Yanick Lahens, un magnifique prix Femina

Marie Chaudey

Créé le 03/11/2014 / modifié le 03/11/2014 à 18h31



L'auteure de Port-au-Prince, conteuse enracinée et intellectuelle engagée, est récompensée pour son roman Bain de lune.

C'est une année faste pour les écrivains haïtiens. Après l'élection de Dany Laferrière à l'Académie française, voici la romancière Yanick Lahens récompensée par le prix Femina pour *Bain de lune*, sa généreuse et poignante épopée sur le monde rural haïtien. C'est elle déjà qui, dans *Faille*, son remarquable récit sur le tremblement de terre de 2010, avait réussi à capter au plus juste la réalité fissurée de son île.

Bain de lune, le roman du petit peuple

Comment faire résonner la voix de ceux qui n'ont jamais droit à la parole ? Ceux qui se la font confisquer depuis des lustres, quand elle n'est pas manipulée ou déformée ? C'est avec beaucoup de talent, de délicatesse et d'ambition que Yanick Lahens est parvenue à incarner par les mots le destin d'un peuple, vu de sa plus humble fenêtre : un endroit perdu du fond de l'île, une poignée de villages tenus à l'écart du mouvement du monde, ne recevant que les ondes de choc de sa violence.

La romancière a choisi pour narrateur principal un « nous » collectif, un « nous » vaillant, qui va s'abîmer au contact du prédateur américain, puis des sbires de « l'homme au chapeau noir et lunettes épaisses » et du « Prophète » qui a pris le pouvoir à sa suite. A aucun moment les noms de Duvalier ou d'Aristide ne sont prononcés, archétypes de tous les dictateurs. En revanche, le lecteur chemine au long des années avec les Anastase, Bonal et Dieudonné, aux prénoms délicieusement surannés. Il est témoin du coup de foudre du puissant Tertulien Messidor, le seigneur des lieux, pour la jeune paysanne Ormène Dorival. Et il suivra à travers les âges la dynastie des uns, les bâtards des autres, la foule des éternels vaincus, ployant sous le

fardeau de la survie, épaississant leur carapace, redistribuant à l'occasion la violence qu'ils ont reçue...

Yanick Lahens les sert dans une langue poétique somptueuse, matinée des couleurs du créole et portée par les élans mystérieux de la culture vaudoue. Aux bonnes volontés qui s'interrogent depuis des décennies sur la difficulté à sortir Haïti de sa lourde misère, la romancière donne plus de clefs que n'importe quel traité de développement. Car elle éclaire l'âme des hommes qui y habitent.

Un parcours engagé

Dans un pays de grandes barrières sociales qui opposent depuis deux siècles d'indépendance l'élite « créole » aux « Bossales », les descendants d'esclaves, la romancière s'évertue à jeter des ponts. Et pas seulement littéraires. « Il s'agit de montrer des initiatives en milieu populaire qui marchent, d'en débattre, d'enclencher un cercle vertueux », nous expliquait-elle lors d'un reportage il y a deux ans.

Dans un pays sous tutelle, où 60% de la population a moins de 20 ans, encourager le dynamisme, pointer les voies possibles, c'est un vrai défi. « Face à notre échec collectif en Haïti, socio-économique autant que politique, j'essaie de poser une petite pierre. Sans prétention »; dit-elle. Grâce à la fondation qu'elle a créée avec ses droits d'auteur, l'écrivaine a financé des bibliothèques dans les camps de toile après le séisme de 2010, qui sont aujourd'hui réinstallées en dur dans des quartiers pauvres. Double culture, double vie

Chaque matin, Yanick Lahens est sur le terrain, par monts et par vaux. Chaque après-midi, elle retourne à Pétionville, le quartier bourgeois de Port-au-Prince où elle est née, a grandi et vit encore aujourd'hui. C'est là qu'elle écrit, vissée à sa table de travail, dans le bureau sombre et frais de sa jolie maison. « Ma bulle », dit-elle, même si la fenêtre donne sur un bidonville. L'action tempère son pessimisme, le dehors nourrit sa littérature – « Il me permet de sortir des clichés », insiste-t-elle.

L'intellectuelle mène une double vie et elle y a trouvé un équilibre. Elle qui, depuis l'enfance, a toujours été marquée par une double culture. Dès l'âge de 5 ans, la petite-fille de la bonne bourgeoisie prenait des cours de danse traditionnelle haïtienne : « Les religieuses de mon école catholique en étaient choquées. Pourtant, je ne remercierai jamais assez mes parents, intellectuels ouverts, de m'avoir donné cet ancrage dans la culture populaire, dans le langage du corps qui est lié pour moi à la langue créole, à la musique des mots ».

Mais à 14 ans, la jeune Yanick est envoyée en France poursuivre de solides études classiques, elle sera étudiante en littérature à la Sorbonne. « Prise désormais entre deux cultures », ainsi qu'elle aime à le dire, elle choisira ensuite de rentrer au pays où elle va enseigner, travailler comme journaliste et éditrice, s'engager dans la vie citoyenne et politique (elle officie même au cabinet du ministre de la Culture en 1996/97).

Exigence et élégance

En littérature, elle ne se jettera à l'eau qu'une fois passée la trentaine. Vocation tardive, débloquée en 1990 par l'écriture d'un remarquable essai intitulé L'exil : entre l'ancrage et la fuite, l'écrivain haïtien, où elle analyse la situation difficile et ambiguë des intellectuels de son pays. Exil de la langue française dans un univers linguistique créole, exil de l'écrit dans une culture orale, solitude du créateur dans un pays où le

code est collectif. Bref, vertigineux exil culturel de l'élite. « Je suis dans ce porte à faux, C'est mon histoire, ma trajectoire, et ce qui me permet sans doute de créer ».

Rien d'étonnant à ce que la chronique que Yanick Lahens a tirée de son expérience du séisme s'intitule Failles. Avec la lucidité, l'exigence et l'élégance qui la caractérisent (autant morale qu'esthétique), l'écrivaine y décrypte l'expérience haïtienne à la croisée de nombreuses disciplines : de l'histoire à l'anthropologie, de la sociologie à la littérature, de la politique à l'économie – le mari de l'écrivaine est lui-même économiste et le couple tient table ouverte chaque dimanche pour les « amis », chercheurs et spécialistes dans les domaines les plus divers.

Apprendre des humbles

Si Yanick Lahens n'est pas partie vivre à l'étranger comme tant d'autres, c'est parce qu'elle est profondément habitée et passionnée par son pays, dont les blessures inspirent une oeuvre pensée dans la continuité : Dans la Maison du Père (2005) met en scène la bourgeoisie de Port-au-Prince, La Couleur de l'aube (2008) des femmes d'un quartier populaire, et le dernier opus de cette trilogie qu'elle est en train de terminer, aura pour cadre le milieu rural.

« La catastrophe nous a obligés à faire le point. Nous avons déjà eu trois occasions ratées de remettre les choses en place : en 1986 après le départ de Duvalier, en 2004 après celui d'Aristide, en 2010 après le tremblement de terre. Or la société civile est restée atomisée, inorganisée. Les partis politiques demeurent des mouvements éphémères liés aux enjeux électoraux Nous sommes passés d'un populisme de droite à un populisme de gauche. Et nous revenons aujourd'hui à un populisme de droite... Je n'ai pas le complexe d'Hercule, je ne peux que travailler à mon humble niveau. Mais je suis toujours impressionnée par les capacités humaines des Haïtiens. Nous avons à apprendre de la sagesse de ce peuple qui est sans illusion mais aussi sans renoncement ».

Yanick Lahens a profondément foi en l'homme, en la littérature et dans le pouvoir de l'imaginaire ancré dans le réel (elle vénère Faulkner et Camus). Elle aime aussi lire Christian Bobin et croit en la beauté du silence, au coeur du grand chaudron vivant de Port-au-Prince.

> A lire :

Bain de lune de Yanick Lahens, éditions Sabine Wespieser, 20€ – et aussi Failles et La Couleur de l'aube, tous parus chez Sabine Wespieser.

Sur le même sujet

[Yanick Lahens traverse un siècle d'Haïti](#)

[Les prix littéraires mettent les femmes à l'honneur](#)